

# COURIR POUR SAISIR L'ESPRIT : L'ESPRIT D'ESPÉRANCE

Sr Maria Chin, RSM

*Sr Maria Chin, religieuse de la Miséricorde, est originaire de Kingston (Jamaïque). Elle est titulaire d'une licence d'histoire obtenue à l'Université des Antilles, et d'une maîtrise en 'Formative Ministry' obtenue à l'Université Duquesne (USA). Son curriculum vitæ comprend aussi une expérience de professeur de lycée, d'animatrice de retraite, de coordinatrice régionale en Jamaïque et de directrice de formation ; enfin, huit années de service dans l'équipe dirigeante des Religieuses de la Miséricorde.*

*Original en anglais*

**I**l y a une semaine, pressée par les limites de temps et la surcharge que représente mon retour en Jamaïque après quinze années passées aux USA, je me suis trouvée littéralement « en train de piquer un sprint après l'Esprit » pour trouver une inspiration en vue de cette conférence. Dans un moment de lucidité, sans doute provoqué par le fait de voir le nom du Frère Don Bisson, FMS, dans ce programme, je me suis souvenue d'un rêve que j'avais fait il y a bien longtemps avant une retraite dirigée par Don. Je me trouvais au milieu d'un champ désert qui s'étendait à perte de vue ... Soudain, je vis un troupeau de vaches se ruer sur moi, menaçant de me piétiner. Choquée et effrayée, j'essayais de distancer les vaches, en réalisant déjà que cette tentative serait vaine. Ce qu'il fallait faire, c'était courir avec les vaches. Au moment où je me suis mise à le faire, je me suis réveillée. Plus tard, Don m'a expliqué que selon Jung les vaches symbolisent la féminité, un élément d'information qui a trait à ce que j'espère développer tout à l'heure dans cet exposé.

Il y a bien des années que j'ai fait ce rêve. C'était à la fin d'une session de formation organisée dans le but de faire connaître aux religieuses la réalité de Haïti. Je vieillis et cela m'amène non seulement à rassembler des souvenirs liés à des scènes du passé, mais aussi à réaliser qu'un souvenir en appelle un autre. Alors que je continuais à courir après le message de l'Esprit pour aujourd'hui, des bribes de cette expérience me sont revenues à l'esprit : j'ai compris que malgré le rétablissement de la démocratie et les promesses de la « Communauté Internationale », rien n'a changé de façon significative pour le peuple haïtien. L'ancien proverbe créole « après la danse, le tambour est lourd » est une réalité qui se vit journallement en l'absence de moyens pour aborder les situations légales, économiques et sociales du peuple haïtien, ainsi que les problèmes de la pauvreté, de la faim et du chômage. Je

pensais à la conscience politique fort développée du peuple et à la tâche difficile de faire être la démocratie.

J'ai retrouvé la saveur de bribes de conversations avec des groupes de personnes, spécialement de femmes de toutes conditions, qui ne craignaient pas de se lamenter ou de se plaindre. Elles osaient dire à haute voix combien le sentiment de pauvreté et parfois de désespoir leur était insupportable, combien leur anxiété était grande, et profondes les conséquences de la peur. En même temps, elles avaient une façon merveilleuse de mettre les choses en perspective, par exemple l'utilisation habile de la stratégie, un petit rire entendu devant les choses incongrues de la vie, les éclats de rire à leurs propres dépens. Cela m'a rappelé que les personnes confrontées aux questions de vérité et de justice ont à leur disposition plus que leurs propres ressources limitées: elles sont profondément touchées par une lumière et une force qui ne viennent pas d'elles. Et ceci n'est pas autre chose que l'espérance, cette participation à l'intentionnalité de Dieu, qui circule dans tout notre être comme une sève. (Cynthia Bourgeault)

Chaque conversation pourrait fournir un thème intéressant pour cet exposé, mais c'est une photo qui frappe mon imagination et relève de l'impression d'absurdité que j'éprouve malgré moi, face à la pauvreté et à la souffrance inexplicables. La photographie est centrée sur une toute petite coupe de polystyrène que quelqu'un semble avoir placée derrière l'énorme pneu arrière d'un camion, comme pour l'arrêter dans sa trajectoire. Au-dessous, le photographe a soigneusement écrit : « Tous les espoirs vous sont permis ». Une petite coupe de polystyrène qui retient la force puissante d'un énorme pneu et lui résiste ? Incongru ? Ridicule ? Sans espoir ? Peut-être. Cependant, cela nous rappelle une autre histoire. À la fin de sa vie, Napoléon Bonaparte aurait fait la remarque suivante : « Savez-vous ce qui m'étonne le plus dans le monde ? C'est l'incapacité de la force à créer quelque chose. À la longue, le sabre est toujours battu par l'esprit ».

L'espérance est la grande réalité, l'esprit du peuple Haïtien. Elle atteint jusqu'aux recoins de sa vie quotidienne et donne consistance à son incroyable capacité à survivre.

Ces souvenirs me conduisent au-delà de Haïti, car j'ai conscience que ces histoires ne sont pas propres à Haïti. Partout dans le monde, on entend raconter des histoires similaires de personnes qui vivent des privations économiques, la crainte et la violence, la dégradation et l'oppression, qui sont confrontées dans leur vie au chaos et à la confusion et en ressortent cependant pleins d'espoir. Pour elles espérer est une éthique de libération (Robert Raines). Pour survivre, ces personnes créent des structures qui engagent les communautés à la base. Elles se rencontrent, parfois en prenant de grands risques, pour partager leurs dons et leurs talents ; les unes aux autres, elles enseignent leurs compétences et connaissances techniques ; elles créent des programmes d'alphabétisation et des systèmes d'opérations bancaires

domestiques. Ces personnes s'appuient sur les ressources spirituelles de la prière, de l'étude, de l'art et du théâtre, de la musique, de la conscientisation, de la colère face à l'injustice, de l'organisation de la communauté à petite et à grande échelle, du soutien d'accompagnateurs et de la puissance de l'amitié.

Espérer est aussi une éthique de la résistance. Il y a des ressources immenses dans ces groupes qui se sont formés autour des besoins quotidiens et de la vie des gens ordinaires. Ils cherchent à partager avec des personnes qui ont les mêmes affinités et dans une fidélité sans faille à l'Évangile, à apporter toutes les petites transformations possibles. Après avoir commencé par s'entraider dans la lutte contre l'oppression politique, ils orientent désormais leurs énergies vers la lutte économique dans la plupart des situations. Et, c'est là qu'ils m'apparaissent comme crucifiés – étirés verticalement par le profond désir d'un développement durable et d'un changement systémique et puis, poussés et tirillés horizontalement par les besoins immédiats et quotidiens de nourriture, de vêtements, de logement, de santé et d'éducation, l'indispensable qui leur fait tellement défaut.

Je repense à la vingtaine de personnes que j'ai rencontrées : elles sont dans une situation désastreuse et leur vie est en danger du fait de la culture de violence et de mort qui nous entoure. Et je vois comment il est impossible d'expliquer cet esprit d'espérance si ce n'est par le fait qu'elles sont profondément conscientes du travail de l'Esprit de Dieu dans leur vie quotidienne. Cette prise de conscience leur fait réaliser que l'Évangile est politique au sens le plus profond du terme, que c'est leur vocation de participer à l'œuvre de l'Esprit et de résister à l'injustice dans leur communauté et leur nation. Pour ces personnes, la seule option est de rester solidaires les unes des autres et de lutter contre « le pouvoir de mort » afin de comprendre et de survivre. « Si nous ne pouvons pas vaincre, nous pouvons refuser d'être vaincus » m'a dit une femme. Elle était membre d'un groupe de petits commerçants dont les boutiques et les marchandises avaient été détruites par les militaires.

L'aspect fascinant dans tout ceci, c'est que j'ai souvent entrevu de façon fugitive des images bibliques de Dieu, tel l'amour farouchement protecteur de la mère ours quand son ourson est attaqué ou la force de l'aigle déployant ses ailes pour protéger sa couvée – ces images de Dieu, nous les voyons réfléchies et vivantes dans l'amour plein de force et de colère des mères et des femmes du Rwanda, ces mères qui supportent la faim pour que leurs petits enfants puissent manger ; les mères, qui, en Afrique, voient des villages entiers mourir du sida ; les mères qui demandent justice et réclament du travail pour leurs fils et leurs filles.

J'insiste un peu lourdement pour faire remarquer que toutes ces histoires parlent de la création. Elles parlent de vous, de moi et de lieux de nos vies et de notre monde où l'Esprit de Dieu est vraiment présent et intime : il fait progresser la mission de Dieu dans notre monde en guidant l'Église et en obligeant les religieux et religieuses à courir après lui, pour saisir sa présence porteuse de vie et de

guérison, instaurer le règne de l'amour dans l'histoire et le règne de la justice et des relations justes dans notre monde (Gary Riebe-Estrella SVD).

Réfléchir à ces réalités a créé en moi deux convictions que je voudrais développer. La première conviction que je voudrais explorer est qu'il existe des personnes de foi « qui courent pour saisir l'Esprit » et donnent une nouvelle définition de la communauté, comme explosion de compassion et de solidarité.

Partout dans le monde, affirme Kosuke Koyama, les expériences vécues par les gens les plus démunis arrivent à notre conscience tel un grand vent de Pentecôte. Ces gens très défavorisés relisent l'Évangile à partir de ce qu'ils vivent et avec beaucoup d'imagination ; ils appellent à nouveau la subversion de l'Évangile. Partout dans le monde, dans des « poches d'espérance », l'Évangile nous dit des paroles très fortes sur la solidarité de Jésus avec l'histoire. La miséricorde et la compassion de Jésus sont tellement infinies qu'il continue son ministère de guérison et de reconstruction là où il peut ; il nous accompagne jusque dans la souffrance de l'humanité et l'angoisse de la création.

Partout dans le monde, l'Évangile prononce des paroles fortes ; il exprime clairement des aspects cruciaux longtemps ignorés, comme l'harmonie avec toute la création, l'intégrité et l'intégration, le partage et le partenariat. Ce paradigme du « partenariat » parle des personnes comme de gens qui ont des histoires uniques à raconter. Il invite à des relations fondées sur l'égalité, la réciprocité et le partage ; il insiste sur le service et le pouvoir en tant qu'énergie. Nous entendons l'Évangile nous parler de connexions et d'interdépendance, d'intégration et d'intégrité, de sauvegarde et non d'exploitation, d'abondance et non de pénurie, de solidarité et non de concurrence, d'une humanité inclusive et de transformation de notre prise de conscience. Ce paradigme propose une façon alternative d'être disciple qui nous presse de retrouver l'orientation communautaire fondamentale de l'Évangile. Cette orientation nous appelle à passer du lieu sûr et confortable où nous nous trouvons, à l'autre rive où nous nous tenons avec d'autres personnes qui n'ont rien que leurs souvenirs, la foi et l'espérance. Elle nous incite à créer à partir de cela des options alternatives par rapport à la culture de mort qui les entoure.

Le mot « solidarité » peut-il signifier la même chose pour des personnes en sécurité, bien nourries, bien éduquées, bien vêtues, et pour des personnes dont la vie est constamment mise en péril ? Vous arrive-t-il de réfléchir combien leur ambivalence doit être profonde lorsqu'elles entrent en relation avec ceux et celles d'entre nous qui semblent posséder tant de biens ?

L'an dernier, lors de la préparation au Chapitre de l'Institut de la Miséricorde pour les Sœurs des Amériques, j'ai mentionné à ma congrégation qu'être solidaires des autres était peut-être le point crucial de notre transformation et le plus grand défi que nous ayons à relever en tant qu'Église et en tant que religieuses et religieux. Aujourd'hui, je suis encore plus convaincue qu'il s'agit d'un dilemme crucial qui

doit être sérieusement étudié et mérite d'être ré-exposé ici, puisque je m'adresse à vous qui jouez un rôle essentiel dans le processus de formation de nouveaux membres de la vie religieuse.

Il y a bien des années, Albert Nolan, prêtre dominicain d'Afrique du Sud, nous a fait une description lucide des appels de l'Évangile dans notre situation contemporaine de grand déséquilibre et de souffrance. Selon lui, être solidaire est un chemin spirituel de transformation qui passe par « différentes étapes, chacune avec ses propres crises ou nuits obscures et ses propres découvertes ou illuminations ». Ce voyage nous fait passer par la compassion, par les rigueurs de l'analyse intellectuelle pour aller plus loin ; il nous fait comprendre les causes de telles angoisses, de la confusion et du désespoir et nous pousse au-delà, pour découvrir, chose troublante, que ceux qui, pensions-nous, avaient besoin de notre aide peuvent se sauver d'eux-mêmes et le feront avec ou sans nous. Soudain, nous qui d'habitude avons la situation en main, réalisons que ce sont ces autres personnes qui en sont les maîtres. Ceux que nous pensions libérer sont en fait nos libérateurs. Nous ne pouvons pas être libérés sans eux. En termes théologiques, Nolan fait remarquer qu'il nous faut découvrir, non pas simplement dans notre tête mais dans notre expérience vécue que ce sont les gens vulnérables et en danger que Dieu s'est choisis comme instruments pour transformer le monde. La solidarité réelle commence, dit Nolan, lorsque nous reconnaissons que nous faisons partie du processus de solidarité que construisent ensemble les pauvres et les affligés de la terre. Nous comprenons alors de quelle manière l'Esprit nous conduit et travaille en nous et par nous.

En termes de spiritualité, Nolan dit que cela peut provoquer chez nous une crise réelle et conduire à une véritable et profonde conversion, une manière différente de cheminer avec le peuple et de lutter ensemble pour accéder à une vie en plénitude.

Gloria Albrecht va dans le même sens tout en exprimant les choses de façon plus directe :

*« Apprendre à utiliser le pouvoir de celui qui domine, dans le but de libérer les autres de l'oppression et de nous libérer nous-mêmes de la tentation de dominer, c'est nous convertir à une nouvelle manière d'avancer... Pour des chrétiens (blancs) privilégiés, c'est le risque de la foi que de se retourner et de se mettre à marcher avec ceux dont la vie est de résister à l'oppression créée par nos privilèges. C'est un risque d'utiliser nos ressources pour soutenir ces gens dans leur résistance permanente qui, si elle aboutit, nous décentrera de nous-mêmes ».*

C'est là, je pense, le point critique du défi que nous avons à relever en tant que peuple de foi : nous retourner et marcher avec ceux dont la vie est de résister à l'oppression créée par nos privilèges, apprendre d'eux ce que veut dire ne plus avoir de privilège, être dé-centrés. Ce que cela veut dire concrètement, honnêtement je

ne le sais pas. Je suis douloureusement consciente de mon manque d'imagination en la matière. Depuis que je suis revenue en Jamaïque, pas un jour ne se passe sans que je sois confrontée à ce dilemme. Je reste sans réponses concrètes à donner mais je soupçonne que ce qu'il faut c'est un ré-ordonnement vraiment radical de notre expérience de vie, une transformation de la conscience. Selon Béatrice Bruteau, cette transformation demande un changement global (gestalt) de la façon de considérer nos relations les uns avec les autres, de sorte que nos sentiments (énergies) et nos modes de comportement en soient réformés du tout au tout. Ceci m'amène à une seconde conviction qui je crois est très proche de ce que je viens de dire. Partout dans le monde, des personnes courent pour rattraper l'Esprit. Nous, religieuses et religieux sommes invité(e)s à participer à cette prise de conscience grandissante : l'Esprit de Dieu est à l'œuvre, il souffle où il veut pour faire des choses nouvelles qui n'ont encore jamais été.

Lorsque j'ai lu les exposés remis à la récente conférence annuelle du LCWR (Conférence des Supérieures des USA), j'ai été subjuguée de voir avec quelle insistance les conférenciers appelaient à la contemplation et à la transformation. Immédiatement, les intuitions de Béatrice Bruteau me sont venues à l'esprit. Pour elle, la contemplation est une expérience et une prise de conscience. Pour rendre justice à son incroyable processus de pensée, je voudrais maintenant vous inviter à une sorte de « lectio divina » et vous demander d'écouter attentivement et avec soin ces quelques notions tirées de son livre : *The Grand Option*.

- \* Nous vivons à la fin d'une ère, au seuil d'un âge nouveau... Ce qui rend l'âge qui vient si réellement nouveau, c'est qu'il sera introduit par un ré-ordonnement vraiment radical de notre expérience de vie. Quand nous parlons de « révolution », il ne s'agit pas d'une espèce de simple coup d'état où un ensemble de dirigeants est remplacé par un autre, alors que la structure décisionnelle reste fondamentalement la même : ceci n'est qu'une rébellion. Une vraie révolution est un changement radical de la manière de concevoir nos relations les uns avec les autres, de telle sorte que notre mode de comportement subisse un retournement complet. Toute révolution digne de ce nom doit être d'abord une révolution de la conscience.
- \* On peut aborder une spéculation sur la nouvelle conscience de bien des manières, mais un des lieux où le voile qui dissimule l'avenir à nos yeux est devenu mince et devient partiellement transparent, c'est le domaine de la conscience féminine qui grandit dans le monde. Effectivement, de toutes les ombres que l'âge qui vient projette devant lui, celle-ci est peut-être la plus révélatrice car elle touche tous les niveaux de notre vie : le domaine matériel, biologique et technologique, en passant par le domaine économique et politique, et jusqu'au domaine émotionnel et social, le domaine artistique, religieux et métaphysique.
- \* Qu'entendons-nous par conscience féminine ? Féminine est un mot polaire,

significatif, par contraste avec son complément masculin. L'axe de polarité peut être choisi de différente manière et son orientation marque une différence essentielle dans la conception que nous avons de nous-mêmes et de notre monde : soumis/dominateur, obscur/lumineux, sentant/pensant, local/mondial. En tant que polarité généralisée, au-delà des relations femmes-hommes, ces axes ont beaucoup contribué à caractériser notre manière de voir, d'organiser, et d'agir dans le monde. Qu'il suffise de penser aux discriminations raciales, à l'exploitation économique et à la domination politique pour réaliser comment le paradigme sexuel a modelé de nombreux aspects de nos vies.

- \* Quand ceux qui se sentent opprimés par ces comportements sociaux commencent à résister, le plus souvent, ils tentent tout simplement d'aller d'une extrémité de l'axe à l'autre... Il est important de reconnaître qu'un tel mouvement... n'est pas l'annonce d'un âge nouveau. Un avenir significatif ne pourra venir au jour tant que l'orientation de l'axe lui-même n'aura pas été changée pour représenter la réalité : à savoir, qu'un pôle n'est pas plus valable qu'un autre. La conscience féminine... travaille non pas en excluant mais en incorporant. Quant à la nouvelle conscience féminine de l'avenir, on peut s'attendre à ce qu'elle reprenne à son compte les rôles rationnels masculins pour les conserver et les absorber, les enraciner dans la matrice de ses propres intuitions intellectuelles et finalement donner la vie à un être nouveau, à un monde nouveau.
- \* Nous avons besoin de cette nouvelle perspective pour considérer autrement nos relations personnelles fondamentales, sociales et économiques et nous avons besoin de nouvelles images pour les présenter de manière symbolique à notre imagination, images qui en retour influenceront pour une grande part l'orientation de notre vie. Si la polarité sexuelle doit servir de paradigme pour exprimer des relations sociales plus larges, nous ferions bien d'explorer des manières alternatives d'en faire l'expérience.

J'ai compris que Bruteau disait que la nouvelle conscience féminine n'est pas une réappropriation des sentiments instinctifs et des émotions, de la sensibilité psychique et des caractéristiques magiques des étapes antérieures du développement humain. Il ne s'agit pas non plus de se réapproprier l'opération de la raison et l'objectivité dépassionnée auxquelles on attachait tant d'importance dans un passé récent. Cette nouvelle conscience féminine est autre chose – la prochaine spirale de progrès – une intuition intellectuelle, un acte de l'esprit qui intègre la conscience masculine, orientée, analytique et spécialisée à la conscience féminine qui, elle, est générale, synthétique et globalisante. Cette nouvelle conscience féminine se saisit de ce qu'elle comprend comme d'un tout, – tel un grand courant de vie qui circule à travers tout. Bruteau affirme fortement que la seule façon de changer notre manière de croire est de changer notre manière de nous situer concrètement par rapport à tout ce qui existe. Nous devons voir nos relations avec les autres, non en termes de



complémentarité dépendante ou de manque, mais en termes d'abondance, de maturité personnelle et d'énergie débordante. Car nous avons en nous ce débordement d'énergie. Et ceci n'est autre que l'Esprit de Dieu vivant en nos cœurs.

Au commencement de l'année du Jubilé de la Conférence pour la formation religieuse, Gary Riebe-Estrella prononçait ces paroles fortes :

*« Depuis l'origine, l'Esprit qui est la présence active de Dieu dans le monde n'a cessé d'inciter Israël, puis Jésus, et désormais l'Église à courir après lui, à saisir sa présence porteuse de vie et de guérison. L'Esprit pousse l'Église à le désigner comme Celui qui conduit le peuple vers son épanouissement humain et la réconciliation avec ses différences, pour qu'il foule avec grâce et légèreté la terre dont Il est l'énergie intérieure. C'est l'Esprit qui par son activité fait progresser la mission de Dieu dans notre monde. Et cette mission divine a été confiée à la communauté de foi, l'Église... L'Église est la communauté chargée de saisir l'Esprit. Si la fonction de l'Église est de courir pour saisir l'Esprit, en ceci consiste aussi, nécessairement, la force impérieuse qui pousse la vie religieuse (ou qui coule dans ses profondeurs). Et cet élan produit le mouvement de l'espérance. »*

J'ai compris que le mot *esprit* en Grec est neutre ; en Hébreu il est féminin et c'est seulement à l'ère chrétienne que nous l'avons masculinisé. De toute manière, c'est par le mot 'esprit' que nous exprimons la révélation progressive que Dieu fait de lui-même. L'Esprit demeure toujours dynamique, toujours énigmatique, toujours porteur de guérison et de consolation, mais en même temps il dérange toujours. À mesure que je me laisse convaincre par les intuitions de Bruteau, il me semble que l'Esprit est véritablement en train de nous attirer et de nous bousculer pour nous transformer.

Pour moi, le fait de prendre conscience d'être chargée de courir pour saisir l'Esprit équivaut pratiquement à une injonction, un appel lié à l'envahissement de Dieu qui donne liberté, distance et perspective par rapport à toutes les autres préoccupations. Ici je rejoins le point de vue de Walter Brueggemann. Pour lui, cet appel n'est pas simplement une notion formelle ou une expérience énergisante. Ce n'est pas simplement un événement important. C'est la dynamique permanente de l'appropriation grandissante et puissante des cœurs qui veulent être fidèles. Pour Brueggemann :

*« Avoir un sens évangélique de l'appel c'est lâcher les sécurités de notre monde... Il faut reconnaître qu'à notre époque, un tel sens de l'appel est profondément contre-culturel parce que les premières revendications idéologiques de l'époque que nous vivons sont des revendications d'autonomie : mener ses affaires, se réaliser, s'affirmer, s'accomplir. L'idéologie de notre temps*



*consiste à proposer que l'on puisse vivre 'une vie sans appel', qui ne se réfère à aucun objectif au-delà de soi-même. »*

Ceci est un appel certain à la conversion, et qui évoque un ballet fascinant entre la liberté humaine et le propos divin. Le propos divin nous engage dans une lutte, une lutte relationnelle pour nous faire comprendre comment la férocité et la douceur peuvent coexister, comment la dureté et la souplesse s'entremêlent, comment la contrainte et la libération sont compatibles, comment l'intentionnel et le lâcher prise sont liés, et comment ces frontières doivent se négocier dans le processus de changement, autrement dit, la metanoia. Nous sommes ici au cœur d'un paradoxe. La metanoia ne concerne pas tant ce que nous choisissons de changer que le fait d'être changés nous-même, en répondant dans la foi aux situations que nous n'avons pas choisies ou à celles que nous n'aurions peut-être jamais choisies de nous-mêmes au départ.

Pour beaucoup d'entre nous, cela représente un grand saut de comprendre que ce que Dieu veut pour nous, désire pour nous, ce que nous avons si souvent appelé « la volonté de Dieu » se manifeste avec abondance dans notre vie quotidienne. Cette volonté de Dieu vient à nous à chaque coin de rue, dans des situations tout ordinaires. Et ce n'est que lorsque nous cédon au Dieu qui nous poursuit qu'il peut se passer quelque chose de nouveau. Ce n'est que lorsque nous nous livrons complètement au mystère de la divine présence, qui nous oblige à nous tourner vers « l'horizon qui nous fait signe » et nous fait avancer vers la plénitude du projet divin, que nous pouvons connaître cette révélation plus profonde, plus intense, plus intime du cœur de Dieu et l'Esprit d'espérance.

En conclusion, je reconnais que c'est extrêmement risqué et coûteux de croire que l'Esprit de Dieu est vraiment présent et vivant dans notre histoire humaine ; qu'il éclaire et rend les peuples et leurs communautés autonomes en les invitant à participer à la miséricorde enveloppante de Dieu et à la créativité de ses actes d'espérance et de libération. C'est risqué et coûteux parce que nous sommes envoyés à un monde où les questions fondamentales du point de vue spirituel, que sont le pouvoir et l'amour, l'égoïsme et la générosité, la violence et la compassion, nous engagent dans une lutte quotidienne à la recherche de la volonté de Dieu pour aujourd'hui. C'est dangereux parce que cela veut dire s'engager dans la vie de ce monde dans des conditions telles que l'on risque toujours la mort sous une forme ou une autre. Le risque est grand lorsque nous devons quitter nos sécurités pour rejoindre les lieux de fracture, les lieux disloqués de notre monde où l'Esprit de Dieu nous attire pour faire l'expérience de ce que quelqu'un a appelé l'« inquiétude de la foi » ; quand l'absence de Dieu est ressentie de façon plus réelle que sa présence, et que la seule chose tangible que nous ayons à portée de main est notre impuissance, notre colère et notre révolte devant la souffrance, la cupidité, la destruction et la cruauté irrépressible autour de nous.

Mais nous pouvons reprendre courage à la pensée que nous avons une relation

de partenaire avec Dieu qui aime ce monde. Dans le Christ, Dieu se dépouille de sa divinité pour se rendre solidaire de notre humanité, afin que nous puissions apprendre à faire demi-tour pour marcher avec ceux dont la vie est de résister à l'oppression créée par nos privilèges. Jésus « vient nous rejoindre » pour nous montrer comment aimer au sein même de nos craintes, de notre monde brisé. Il vient jusqu'à nous pour nous dire tout l'amour qu'il y a dans le froid cruel de cette grotte remplie de bruits d'animaux et d'autres choses encore ; là, parmi d'autres voyageurs et étrangers, dans la souffrance, dans le désordre et le sang d'une naissance. Devant cette foule d'êtres inconnus et terrifiants qui descendent du ciel, les hommes, les jeunes garçons et leurs moutons sont complètement ahuris et fort effrayés. Et désormais, c'est à des gens craintifs comme vous et moi qu'il revient de porter le message d'amour, de tendresse et de justice à notre monde qui rêve d'espérance.

Et Marie gardait précieusement ces choses et les méditant en son cœur, elle s'écriait : « Mon âme proclame la grandeur du Seigneur. »

En ces jours de l'Avent puissions-nous nous tourner vers Marie, Vierge et Mère, « briseuse » de frontières, qui porte en son corps le scandale de l'incarnation.

Qui, mieux qu'elle, peut comprendre le regard et l'attente, l'écoute et l'accueil ? Qui, mieux qu'elle, peut comprendre et nous apprendre à passer de la peur à l'acceptation d'un amour à naître, encore invisible et inconnu ? Qui, plus qu'elle, comprend et peut nous apprendre à tisser dans l'étoffe de nos vies les fils délicats de la grâce que Dieu nous présente dans le désir ardent de l'Esprit ?

*Copyright – Religious Formation Conference*

- 
- Kosuke Koyama, Discours d'ouverture à l'Association Internationale d'Études Missionnaires (Hawaii, 6 août 1992).
  - Gloria Albrecht, *Character of our Communities*, aux Éditions Abingdon Press.
  - Beatrice Bruteau, *The Grand Option*, aux Éditions Notre Dame Press, Indiana, 2001.
  - Ibid. J'espère que l'on me pardonnera d'avoir pris autant de liberté avec l'ouvrage de Béatrice Bruteau. Je l'ai citée en toute liberté, parfois mot à mot ; et j'ai quelquefois revu et d'autre fois interprété ses propos au cours de cet exposé.
  - Walter Brueggemann, *Hopeful Imagination: Prophetic Voices in Exile*, édité chez Fortress Press, Philadelphie, 1986.